

# Une poésie enracinée dans le ciel

## *Le Tracteur céleste* d'Hélène Harbec

Monika Boehringer

Numéro 132, été 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40821ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Boehringer, M. (2006). Compte rendu de [Une poésie enracinée dans le ciel : *Le Tracteur céleste* d'Hélène Harbec]. *Liaison*, (132), 55-55.

# Une poésie enracinée dans le ciel: Le Tracteur céleste d'Hélène Harbec

MONIKA BOEHRINGER

HÉLÈNE HARBE, POÈTE et écrivaine d'origine québécoise qui vit depuis longtemps en Acadie, ne s'intéresse guère aux jeux purement formels ou à l'hermétisme en poésie. Accessibles sans être simplistes, les 84 courts poèmes de son dernier recueil, *Le Tracteur céleste*, publié en 2005 aux Éditions Perce-Neige, sont d'une sensibilité exquise. Regroupés en trois parties intitulées «Les chambres de l'œil», «Poussière de mots» et «Poèmes tenaces», les poèmes reprennent le chemin tracé dans *Va*, recueil couronné par le prix Antonine-Maillet-Acadie-Vie en 2002, dans lequel la poète a déjà transformé les menus détails du quotidien en paroles poétiques. Le titre du présent recueil, incongru à première vue, annonce en fait les deux pôles de l'entreprise poétique d'Harbec : labourant infatigablement la terre, le tracteur prépare le sol pour la récolte subséquente, une récolte de poèmes dans lesquels le terrestre ne s'oppose pas au céleste, mais lui est complémentaire. L'interaction de la terre et du ciel est, en effet, nécessaire pour que la poète puisse capter, après une intense écoute de ce qui se prépare de façon souterraine, l'éclosion des fleurs par le travail patient de l'écriture, travail qu'elle continuera à jamais, comme elle le promet dans l'ultime poème du livre (p. 100) : «Livreuse de fleurs / Le ciel n'en finit pas / de déverser sa pluie / la terre boit par lampées / la main enfin libérée / de la nécessité d'écrire / rêve de livrer des fleurs / Et tu écriras / et tu écriras».

Témoins éloquents de tout ce qui est en devenir, de tout ce qui est fragile et peut facilement être détruit en un moment d'inattention ou de brutalité, les poèmes d'Harbec dénoncent la violence humaine contre les êtres vivants, quelque minuscules qu'ils soient, même si cette violence est purement hypothétique. Le contraste qui en ressort est d'autant plus saisissant : «Ver de terre / joyeux sous la pluie / je pourrais t'anéantir / en un rien de temps» («Vermicide», p. 90).

Puisque la nature est un leitmotiv important et que la poète la traite sur un ton de respect, d'humilité et de responsabilité, il n'est pas exagéré de concevoir le recueil comme un exemple de poésie écologique. L'énonciatrice, annonçant que «[1]es morts seront mes vivants / les oiseaux mes maîtres / les chiens mes revenants» (p. 11), ne cherche pourtant pas à exploiter une mode pour obtenir des effets faciles : observant attentivement le comportement des animaux, souvent au moment de leur mort (par exemple, aux pages 19, 23, 39, 50, 59, 68, 84, 85, 92), elle le juxtapose à celui de l'être humain qui, la plupart du temps, ne sort pas indemne de cette comparaison : «les humains sont trop humains» (p. 81). En effet, la poète soutient qu'il faut se protéger du monde actuel caractérisé par la valorisation de

choses futiles — «[...] on cherche toujours / à perfectionner / l'agglomérat parfumé pour litière» (p. 68) —, par son bruit excessif, ses faux rires et ses «regards voilés» (p. 29) :

Chape de plomb  
Le courage d'aujourd'hui  
c'est de n'être pas de son temps  
tout en continuant  
d'aller à l'épicerie  
vêtue  
d'une chape de plomb (p. 30)



Pourtant, la poète ne suggère nullement de rompre tout contact avec le monde ou de se cloîtrer dans un solipsisme stérile, au contraire. C'est pour pouvoir déchiffrer le silence et atteindre l'essentiel, dans les relations humaines aussi bien qu'avec la faune et la flore, qu'il faut se détourner des mirages et des apparences. Enveloppée dans sa «chape de plomb», la poète porte un regard à la fois tendre et pénétrant sur ce qu'elle voit dans ses «chambres de l'œil». De la «poussière de mots» qu'elle aperçoit, elle crée des «poèmes tenaces» embrassant tous les aspects de notre monde intérieur et extérieur : la vie et la mort, l'enfance et l'âge mûr, l'amour perdu et celui qui perdure, la douleur et la joie, le temps éphémère que l'on essaie en vain de maîtriser en le chronométrant (p. 23), le concret et

l'ineffable. De fait, Harbec atteint un «équilibre» (p. 96) difficile à maintenir en poésie : en toute simplicité, elle réussit à évoquer les complexités de la vie. En cela, elle est comparable à l'enfant qui fait «du bleu» (p. 27) : «Qu'est-ce que tu fais / demande l'adulte / à l'enfant qui dessine / à grands traits / avec son feutre bleu / je fais du bleu / dit l'enfant».

Or, le bleu que cherche Harbec, c'est le bleu du ciel qu'elle marie ensuite aux riches couleurs de la terre. Les poèmes naissant de ce mariage ne proviennent point d'une «aspirante» (*Liaison*, n° 129, 2005, p. 45) : maître de sa plume, Harbec sait trouver le mot juste en poésie. ■

*Professeure agrégée à l'Université Mount Allison, Monika Boehringer a publié de nombreux articles dans le domaine de l'écriture au féminin en France et en Acadie. Ses recherches sur les auteures acadiennes ont été subventionnées par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada. Voir, par exemple, son site Internet «Auteures acadiennes / Acadian Women's (Life) Writing» ([www.mta.ca/research/awlw](http://www.mta.ca/research/awlw)).*